

—Nous n'avons plus besoin de vous, fit Daycard, l'interrompant, nous trouverons de quoi vous remplacer.

Le lendemain, quatre nouveaux témoins étaient choisis par les deux adversaires ; dans le nombre, il y avait un anglais, employé d'une maison de commerce de Bordeaux.

Naturellement, les nouveaux témoins, voulant se mettre au courant de l'affaire, durent se faire expliquer les péripéties de la première rencontre, et nous devons ajouter, pour être fidèle à la vérité, qu'ils accueillirent les détails par un fou rire. L'anglais surtout, John Baker, en trépigait de joie et se promettait de s'amuser beaucoup le lendemain, disait-il.

Le lendemain donc, tout le monde se trouva à l'heure dite au nouveau rendez-vous. Cette fois, quand le moment fut venu de charger les vieux pistolets à pierre, Daycard et Lavigne avaient voulu assister à l'opération. Satisfaits des précautions prises sous leurs yeux, ils se mirent en position, à la même distance que la veille, et, au commandement de : *Feu!* ils lâchèrent la détente, mais les deux pistolets ratèrent en duo.

Avec de vieilles armes comme celles qu'ils avaient en main, l'incident n'avait rien d'extraordinaire ; ils armèrent donc leurs pistolets de nouveau et firent feu... Mais, comme la première fois, les vieux pistolets ne partirent pas.

Fort irrités de tous ces mécomptes, les deux adversaires voulurent examiner la poudre du bassinet ; mais à ce moment, une violente odeur de gryère leur monta au nez : ils touchèrent le chien... La pierre était tout simplement en fromage, taillé de façon à imiter le silex.

Qu'on se figure dans quel état de colère furieuse se mirent aussitôt ces deux hommes de cœur, contre leurs mystificateurs : Dieu sait ce qui se serait passé, si ces derniers, qui ne voulaient qu'assister à une mauvaise farce, ne s'étaient empressés de déguerpir à toutes jambes à travers champs. Et, en effet, on les vit tous les quatre se sauver en riant et courant dans la campagne, plantant là les deux douaniers.

—Écoute, dit Daycard, qui avait les décisions promptes, serrons-nous la main ; je te pardonne, à une condition : c'est que, tant qu'il y aura un de ces quatre misérables debout, tu t'engages à me servir de second, car je te jure que je ne mourrais pas heureux si, avant ce moment, je ne me suis pas donné le plaisir de les tuer tous les quatre, les uns après les autres, jusqu'au dernier.

Lavigne accepta la main et la proposition de son ami. Deux mois plus tard, deux témoins étaient déjà morts. Daycard avait voulu commencer par les siens.

—Maintenant, avait dit Daycard à son ami Lavigne, nous allons passer à tes deux témoins.

—L'anglais sera peut-être bien difficile à avoir, objecta timidement Lavigne.

—Je l'aurai comme les autres, répondit l'ancien soldat.

Et, comme nous allons le voir, il était homme à ne pas faillir à sa parole.

LE DUEL A L'AMÉRICAINNE

Le duel dans lequel Gustave Giraud avait été tué par des membres de la *Fraternelle* venait d'avoir lieu, lorsque, quelques jours après, Justin Daycard, toujours impitoyable, sacrifia sa troisième victime ; cette fois, cependant, il avait été lui-même sérieusement blessé au bras droit, ce qui l'obligea à un certain repos.

Dans toute cette affaire, le public ignorait

bien entendu, le ressentiment intime et si exceptionnel dont ce singulier duelliste poursuivait ses adversaires ; en un mot, la foule pensait de lui ce qu'elle avait coutume de penser des autres spadassins, c'est-à-dire qu'elle croyait fermement que Daycard agissait sans préférence, et que le premier venu qui tombait sous sa main servait à satisfaire ses instincts belliqueux.

La *Fraternelle*, elle aussi, ignorait tout cela et se croyait réellement en face d'un enragé bretteur. Aussi, en apprenant ce troisième combat et ses suites meurtrières pour l'un des combattants, elle prit sans hésiter ses dispositions accoutumées pour envoyer l'un des siens à la rencontre de Daycard. Dans le tirage au sort de son champion, ce fut précisément le président de l'association, M. le comte de Capallian, qui fut désigné.

—Ah ! parbleu, avait dit l'humoristique gentilhomme en voyant son nom sortir de l'urne, je crois que je vais en découdre avec ce croquant ; cela sera la répétition de mon aventure avec mon Lagauzère ; et il se prit à rire de bon cœur.

Comme le comte de Capallian n'était réellement prévoyant que lorsque la vie de ses amis était en jeu, il ne se préoccupa nullement du genre de provocation qu'il comptait employer, voulant, disait-il, remettre toutes les chances entre les mains du hasard.

—Prenez garde, comte, lui dit un des membres du comité, ce drôle ne se bat qu'au pistolet et il s'en sert avec quelque talent.

—Eh morbleu ! répondit le comte, croyez-vous donc qu'une *pistolade* me fasse frayeur ?

Et, sans attacher d'autre importance à l'observation, M. de Capallian se mit dès le jour même à la recherche de son futur adversaire.

Or, celui-ci poursuivait de son côté son idée fixe ; et, en même temps que le comte de Capallian se disposait à le provoquer, Daycard s'était mis aux troussees du dernier témoin, qui, précisément, se trouvait être l'anglais que nous n'avons fait qu'entrevoir le jour du duel entre les deux douaniers.

—Dieu merci ! c'est le dernier, disait mélancoliquement Daycard, en déjeunant avec son ami Lavigne dans un petit restaurant du quai des Chartrons, à deux pas de la maison de commerce où était employé John Baker, l'anglais en question ; et il ajouta avec un accent plein d'espoir :

—Une fois celui-ci parti, nous pourrions nous reposer et reprendre l'aviron.

—Je ferai tout ce que tu voudras, dit Lavigne, mais si tu voulais suivre un bon conseil, tu abandonnerais cet anglais...

—Abandonner mon anglais, exclama Daycard en bondissant sur sa chaise ; jamais, par exemple ! Et puis, ce qui est dit est dit : or, j'ai juré, foi de Daycard, né à Gujan, qu'ils y passeraient tous les quatre ; il faut que cela soit ainsi. D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi je me suis toujours figuré que c'était l'anglais qui avait eu l'idée des pierres en fromage. Tiens, ne parlons plus de cela, mais occupons-nous de mon affaire. Tu vas aller chez M. Lopez ; tu vas demander si mon anglais est là ; tu viendras m'apporter la réponse ; moi, je me charge du reste.

—Tu veux donc le provoquer aujourd'hui ?

—Aujourd'hui... tout de suite, si cela est possible, répondit affirmativement Daycard. Ah ! vois-tu, mon pauvre vieux, c'est qu'il me tarde de revenir chez nous ; allons, va et reviens vite.

Lavigne se dirigea aussitôt vers le comptoir du riche négociant, prêt à remplir la délicate mission dont son ami l'avait chargé.

Peu d'instant après, il revint avec une mine piteuse.

—Pas de chance ! fit-il en abordant l'enragé duelliste.

—Que veut-tu dire ? fit-il étonné.

—Je veux dire, lui répondit Lavigne, que ton anglais est parti depuis trois mois pour son pays.

—Parti ! exclama Daycard, sans m'avertir, oh ! le lâche !

Après le premier moment d'émotion passé :

—Je parie, dit-il à son camarade, que tu n'as pas eu l'idée de demander son adresse :

—Tu crois cela ? répondit celui-ci d'un air satisfait en déployant un papier, c'est ce qui te trompe : tiens, la voici. De cette façon, continua Lavigne, qui était la naïveté même, tu pourras lui écrire...

—Lui écrire ! répéta machinalement Daycard, qui semblait réfléchir.

—Et, sans doute, tu lui marques comme ça :

“ Monsieur, ayant déjà eu le plaisir de tuer vos trois compagnons, vous, le quatrième, vous êtes le seul qui, par votre absence, pouvez me faire manquer à ma parole ; j'espère qu'en me voyant dans l'embarras, vous vous empresserez de vous rendre à mon invitation, car, sans cela, vous me feriez manquer ma pêche aux royaux, avec lesquels j'ai l'honneur d'être...”

—Cette lettre ne serait pas mal du tout, fit Daycard, mais il faut que tu sois une fière brute pour croire que je vais employer un pareil moyen quand j'en ai un autre beaucoup plus simple à ma disposition.

—Et lequel ? demanda Lavigne, contrarié de voir sa rédaction abandonnée.

—Lequel ? répéta Daycard, et parbleu ! celui d'aller trouver l'anglais chez lui. Au fait, où demeure-t-il ?

Et il lut sur le papier que lui avait tendu son ami : “ M. Baker, Cheapside, 72, à Londres, chez M. Thompson.”

—Eh bien ! continua-t-il, nous irons à Londres, ce n'est pas le diable après tout que ce voyage ; nous partirons demain.

La résolution de Daycard, une fois arrêtée dans sa tête, ne comportait ni réplique ni observation. L'idée de se battre avec son Anglais, ainsi qu'il le désignait lui-même, s'enracinait de plus en plus dans son esprit, au fur et à mesure que les empêchements d'une rencontre augmentaient.

Done, le départ pour l'Angleterre avait été résolu précisément au même moment où M. le comte de Capallian, obéissant à son mandat, méritait sa provocation ; ce contretemps inattendu menaçait de reculer indéfiniment le jour de cette rencontre, car les mécomptes et les aventures de Justin Daycard étaient loin d'être terminés.

En effet, à peine arrivés à Londres, Daycard et Lavigne, qui, pour des raisons à eux connues, ne pouvaient séjourner que peu de temps dans la capitale de la Grande-Bretagne, se rendirent aussitôt à l'adresse qui leur avait été indiquée, dans l'espoir d'y rencontrer John Baker ; mais, quel ne fut pas leur désappointement, lorsqu'ils apprirent que celui qu'ils étaient venus chercher si loin était de nouveau reparti, et cette fois pour Liverpool.

En apprenant cette fâcheuse nouvelle, les deux amis restèrent atterrés. Cependant Lavigne, qui voyait un espoir de retour dans la mésaventure, faisait la meilleure contenance des deux ; mais, comme il avait pris l'habitude de ne donner son opinion que lorsque Daycard la lui demandait, il attendit que son compagnon l'interrogeât.

—Allons, en route pour Liverpool ! fit Daycard, sans se préoccuper autrement de la longueur du chemin qu'ils avaient à faire.

Pour ne pas être obligé de retomber sans cesse dans les mêmes incidents en prolongeant les récits détaillés de cette course folle